

FRANÇOIS CORNILLOT

LE CAUCASE OU LA MÉMOIRE D'UN DIEU

Dès l'antiquité le nom du Caucase a visiblement constitué une énigme. Aussi est-il probable qu'on a cherché très tôt à en trouver la clef. Or s'il est vrai que c'est aux Grecs que nous devons sa première mention (*Kaukasos*), d'abord chez Eschyle (*Prométhée enchaîné*), puis chez Hérodote (1104,203, 204, III 97, IV 12), ils n'ont pas été les premiers à proposer pour lui une explication digne d'intérêt. La plus ancienne mentionnée, mais dont l'authenticité reste sujette à caution, est attribuée à Phérékydès (début du VI^{ème} s. av. J.-C.) qui, selon des scholiastes bien postérieurs (*Schol. Apoll. Rhod.* III1210) aurait affirmé que la forme *Kaukasos* signifiait «brûleur (καυτήρ)». C'est là un type d'étymologie qu'on pourrait qualifier de *gargantuesque* puisque, de toute évidence, elle a consisté simplement à rapprocher le terme à expliquer d'un radical hellénique apparemment homophone et parfaitement identifiable au sein de la langue contemporaine dans toute une famille de mots qui, tels *kaûsis* «brûlure, chaleur brûlante», *kaûsos* (et *kaûsôn*) «chaleur brûlante, fièvre», *kaustikos* «1. combustible, 2. caustique» ou encore *kaustêr* et sa variante *kautêr* «fer à cautériser», sont issus du veibe *kafô* (parfait *kékauma*) «allumer, brûler»¹. L'avantage que devait présenter cette explication aux yeux de son auteur et de ses propagateurs était qu'elle s'accordait, somme toute, assez bien avec le mythe de Prométhée et de son feu. Encore plus légère fut la solution proposée plus tard par Plutarque (*De fluviis*): l'appellation de la montagne légendaire procéderait, selon lui, de celle d'un obscur berger...

En fait, on le voit, les Grecs étaient plus férus de mythologie que d'étymologie. Cela tenait sans doute à ce qu'ils avaient une mentalité de marins mi-aventuriers, mi-commerçants. L'essentiel était pour eux d'assimiler rapidement les appellations étrangères pour avoir la représentation la plus exacte possible des régions qu'ils exploraient, puis fréquentaient. De cette façon les lieux et les parcours leur devenaient à ce point familiers qu'ils avaient tôt fait d'inclure leurs dénominations dans les chatoyantes broderies de leurs légendes et finissaient par

les tenir pour grecques. C'est ainsi, par exemple, que, rencontrant sur le littoral de la *Vieille Scythie* (entre l'Istre-Danube et la côte ouest de la Crimée) un théonyme local dont les consonances concordait presque exactement avec le nom d'Achille, ils l'assimilèrent sans sourciller à ce dernier, ce qui donna naissance à un nouvel épisode de la geste de leur héros, une sorte d'extension nord-pontique² dont ils s'empressèrent apparemment d'oublier l'origine vernaculaire. Il n'en fut manifestement pas autrement du Bosphore, l'originel, le vrai, le Bosphore cimmérien: en trois coups de cuiller à pot, ils en firent un accessoire important du mythe de la pauvre génisse Io (qu'il est plus exact d'appeler Iô), cette ancienne prêtresse du temple d'Héra à Argos, dont Zeus avait fait sa maîtresse et qu'il avait dû changer en vache dans l'espoir de la soustraire au contrôle, puis au courroux, de cette déesse Héra qui était tout de même son épouse légitime et qu'il avait doublement offensée puisque, ce faisant, il ne s'était pas contenté de donner un nouveau coup de canif dans leur céleste contrat de mariage – qui avait déjà tendance à ressembler à une passoire – mais s'était par-dessus le marché rendu coupable du détournement d'une toute jeune ministre du culte de son olympienne moitié. Malheureusement, aveuglé par cette passion qui, pour être divine, n'en était pas moins fatale, il avait compté sans l'efficacité des services de renseignement de cette dernière. On sait comment se termina la lamentable histoire. Constatant que la pauvre bovine qu'elle avait confiée à la garde du bouvier Argos aux cent yeux (qui en conservait toujours cinquante ouverts) avait, sur l'ordre de Zeus même, été délivrée par Hermès, qui, de son glaive, avait fermé d'un coup et pour toujours les cent paupières du gardien hypervigilant; Héra imagina un horrible supplice dont, l'instrument fut ce qu'on pourrait considérer comme le premier missile à tête chercheuse: un abominable taon programmé pour poursuivre l'infortunée prêtresse, devenue pécheresse et quadrupède, afin de s'accrocher à sa peau pour lui larder les flancs de coups de dard. La victime se lança dans une course éperdue qui la mena jusqu'au Bosphore cimmérien qu'elle franchit d'un bond prodigieux: un bond dans lequel les Grecs fabulateurs prétendirent voir l'origine du nom antique de l'actuel détroit de Kertch et dont le reflet, dans leur langue, était *Bosporos*, une forme qu'ils interprétaient comme signifiant *Bos+poros* «le passage de la vache».

On ne peut certes s'empêcher de savourer au passage le charme de ce galop légendaire, aussi débridé que l'imagination dont il s'est jadis échappé: une imagination de navigateurs-poètes pratiquant l'assimilation mythologique des espaces géographiques étrangers. Mais, du point de vue étymologique, cette cavalcade bovino-sacerdotale ne tient guère la route. Pourquoi? Parce qu'elle se heurte à la réalité têtue et incontournable que constitue tout un réseau de marqueurs lexicaux, un véritable faisceau qui, pour peu qu'on le projette sur l'écran

de la géographie mystique des vrais riverains antiques du détroit – essentiellement, des Scythes et des Maiôtes (improprement appelés Méotes) –, nous laisse entrevoir un système si cohérent et si intimement lié à la religion iranienne archaïque qu’il ne peut que rendre définitivement caduque la référence à la malheureuse Iô.

Mais, avant d’examiner cette question, faisons rapidement le tour des étymologies imaginées plus tard pour l’appellation du Caucase. C’est à un Romain du premier siècle de notre ère que nous devons la première tentative réellement scientifique qui ait été entreprise dans ce sens, pour autant qu’on puisse en juger tout au moins. Un Romain qui, par la clarté de son esprit et sa rigueur intellectuelle, s’est révélé un digne émule d’Hérodote: Pline l’Ancien. Il existe d’ailleurs un lien curieux entre les deux hommes, puisque c’est Pline qui réussit à compléter, à cinq siècles de distance, une information infiniment précieuse fournie par le «père de l’Histoire». Celui-ci avait en effet noté, au milieu du cinquième siècle avant Jésus-Christ, que les Scythes qualifiaient le lac Maiôtis (alias Méotide) de «mère du Pont (c’est-à-dire du Pont-Euxin)». Et c’est Pline qui, quelque cinq cents ans plus tard, réalisa la prouesse de trouver la version originale de cette appellation, *Temarunda*, une appellation qui dut attendre ensuite plus de dix-neuf siècles avant d’être décryptée et de se révéler authentiquement scythe: **Tamarəm(a)da*, procédant du vieil-iranien **Tamaha-waraj-māta* «Mère de la mer Sombre»³.

A propos du Caucase, Pline écrit (*Nat. Hist.*, VI 50): «Les Scythes, quant à eux, nomment [...] le Caucase *Croucasis*, c’est-à-dire «blanc de neige» (*Scythae ipsi [appellavere]... Caucasum Croucasim, hoc est nive candidum*). N’était-il pas naturel – ou, tout au moins, tentant – dans ces conditions, de considérer qu’on tenait là la clef de l’énigme? La question sombra donc dans l’oubli jusqu’au siècle dernier. L’idée germa alors de reconstruire le prototype reflété par le *Croucasis* plinien. Mais comment s’y prendre puisqu’on ignorait tout de la langue des Scythes (on n’était même pas sûr qu’elle fût iranienne)? La grande illusion du temps consistant à tenir le sanscrit pour une sorte d’émanation directe de la langue mère des idiomes indo-européens, on commença par chercher de son côté. C’est ce qui conduisit Alexandre von Humboldt (1759-1859) à aborder précisément le déchiffrement du nom du Caucase par l’intermédiaire de ce *Croucasis* de Pline dont il rapprocha les deux composants respectivement des mots vieil-indiens *grāvan* «rocher, mont» et *kās* «briller», ce qui aboutissait à «mont brillant»⁴. Avec le recul, et abstraction faite du recours au sanscrit eu égard à une appellation explicitement présentée comme scythique et rattachée à un secteur unanimement désigné par les auteurs antiques comme relevant du monde scythe, cette explication apparaît comme résolument irrecevable : en effet, expliquer par *Croucasis* la forme grecque *Kaukasos*, attestée dès le cinquième avant Jésus-

Christ, revient à la tenir implicitement pour un reflet déformé d'un original réputé «correct», même s'il a été noté au minimum cinq cents ans plus tard, c'est là une démarche qu'il est difficile de ne pas considérer comme une erreur méthodologique de première grandeur.

Mais le pli était pris. C'est là ce qui explique qu'au début des années vingt de notre siècle, Marquart qui, comme son nom ne l'indique pas vraiment, était un célèbre spécialiste allemand de la question se soit, lui aussi, appuyé sur la variante plinienne pour déterminer l'origine du nom – eschylien et hérodotéen – du Caucase. Mais, déjà beaucoup mieux informé de l'appartenance linguistique des Scythes, il entreprend l'ascension du sommet convoité par une voie iranienne, donc nettement moins hasardeuse. Il reconstruit le prototype **xrohukasi-* «brillant de neige»⁵. Mais, à y regarder de plus près, le composé ainsi postulé n'est guère convaincant, car aucun de ses constituants n'est attesté en vieil-iranien:

– ni **xrohu-*, qui n'est qu'une vue de l'esprit, résultant de la rétroprojection sur le vieil-iranien d'une hypothétique forme indo-iranienne, induite de l'observation de vocables tels que le grec *krúos* (κρύος «gel») ou le vieux-haut-allemand (*h*)*roso* «croûte, glace», mais qui n'est malheureusement pas représentée non plus en vieil-indien;

– ni **kasi* dont le sens supposé de «brillant» censé correspondre au *candidus* («blanc») de Pline, s'accorde mal avec la valeur sémantique du verbe *kas-* dont la seule acception connue en avestique est «apercevoir».

Assez récemment, la solution vieil-indienne de Humboldt a été remise à l'honneur par Trubačev⁶, manifestement parce qu'elle constituait à ses yeux un argument déterminant à l'appui de son hypothèse relative au maintien, jusqu'au début de notre ère, de populations indo-aryennes sur le pourtour de l'actuelle mer d'Azov⁷. Mais la pièce maîtresse de son dispositif, le nom des Sindes qu'il rattachait, bien sûr, au vieil-indien *síndhu* «rivière», s'est révélé d'origine aussi indubitablement steppo-iranienne que celui de Temarunda, la fameuse «Mère du Pont» dont il vient d'être question⁸. En effet, l'ethnonyme *Sindoi* (*Sindes*) procède, par suite de l'aphérèse scytho-sace, d'un dérivé adjectival du nom vieil-iranien de la mythique montagne Us-hindu (avestique *Us.həndu*) «le mont d'où s'écoule la rivière Hindu (réplique de la Sindhu védique)» qui, nous allons le voir, était l'une des appellations que les Scytho-Saces appliquaient au Caucase: la forme originelle de ce dérivé était **Us-hindawa-* «habitant de la région du mont Us-hindu (c'est-à-dire, en l'occurrence, Caucasiens)», et c'est sous l'action de l'aphérèse mentionnée qu'elle s'est changée en **[U]S-[h]indawa-* pour aboutir à **Sind(ə)*⁹.

En fait, ce qui a compromis d'entrée de jeu toutes ces tentatives, c'est qu'elles procédaient d'un double mécompte: outre l'erreur méthodologique rele-

vée plus haut, elles présupposaient tacitement que la «traduction» reflétée par Pline était exacte. Mais si cette clef sémasiologique de Pline ne conduisait nulle part, à moins de se livrer à de bien périlleuses contorsions herméneutiques, n'était-ce pas tout simplement parce qu'elle était fautive? N'est-il pas dès lors probable que ce n'est pas Pline qui, en l'occurrence, s'est trompé, mais qu'il a été trompé, sans doute en toute bonne foi par un informateur local qui lui a présenté comme scythique une étymologie *gargantuesque* réalisée à partir d'un dialecte non iranien, peut-être caucasique?

Mais revenons à cette pauvre Iô.

Pour apercevoir le lien qui, aux yeux des Scythes et des Maiôtes (Méotes), rattachait le site du Bosphore à la thématique religieuse dont était, pour eux, secrètement imprégnée toute la région de l'actuelle mer d'Azov, il est indispensable de connaître la vraie fonction du sacrifice matinal tel qu'il fut hérité de la religion indo-iranienne aussi bien par le prolongement vieil-indien de celle-ci que par sa réplique vieil-iranienne que les Scytho-Saces avaient su conserver dans son état le plus pur. La finalité de ce sacrifice matinal originel était de réactualiser l'acte cosmogonique primordial, à savoir la libération des eaux de la déesse-rivière **Sindhu¹⁰ séquestrée par le démon *Enfermeur* (***Wṛtra* alias ***Wara*) dans l'obscurité nocturne de sa caverne située à l'intérieur du sommet d'une montagne mythique. Et c'est précisément parce que cette délivrance avait coïncidé avec la venue de l'aurore et le lever du soleil que le sacrifice censé en provoquer magiquement la réactualisation quotidienne devait impérativement être accompli au même moment. Et s'il en était ainsi, c'était évidemment parce que l'acteur central, le héros de cet événement cosmique et de chacune de ses réactualisations matinales était nécessairement un dieu libérateur d'essence solaire. Son héritier iranien n'était autre que Miθra, le dieu souverain dont le mazdéisme s'est méthodiquement employé à réduire, voire totalement éliminer, l'influence et le prestige extraordinaire parce qu'il le tenait pour le principal concurrent de son Seigneur suprême, Ahura Mazdâ, dont Miθra était le fils. Mais c'était là peine perdue, car ce fils était si populaire en terre iranienne que rien n'a pu l'abattre. Aussi les sourcilieux gardiens du dogme mazdéen se sont-ils trouvés avec le temps dans l'obligation d'apprendre à composer avec l'insubmersible ferveur que les masses populaires ne cessaient de manifester pour ce rejeton honni de leur dieu préféré.

Ainsi s'explique que l'Avesta, ce recueil mazdéen de textes sacrés tardivement constitué (à l'époque sassanide) contiennent des textes mentionnant Miθra et donc génétiquement incompatibles avec les canons du zoroastrisme qui constituaient le noyau dur du culte de Mazdâ. C'est le cas notamment pour de nombreux *Yašts* (Hymnes), au premier chef, bien sûr, pour le dixième d'entre eux, consacré tout entier à la glorification de Miθra.

Il en résulte que c'est paradoxalement dans la bible des mazdéens que s'est conservé l'essentiel des informations relatives à celui qui avait toujours été à leurs yeux «le dieu à abattre».

Le *Yašt* 10 contient une précision qui ne semble pas avoir attiré jusqu'ici toute l'attention qu'elle mérite, car elle apporte ce qu'on peut sans doute considérer comme la révélation la plus importante sur l'identité réelle de Miθra. Il s'agit d'un passage du verset 13 de l'hymne (Yt 10,13), un bref membre de phrase concernant son dédicataire, Miθra «qui le premier... approche à travers la Harā, précédant le soleil immortel au cheval rapide» (*yō paoiryō [...] tarō haraṃ āsnaoiti paourva.naēmāṭ amšahe hū yaṭ aurvaṭ.aspahe*).

La *Harā* dont il est question ici est la montagne Harā Bərazaitī et il est essentiel ici de se souvenir:

– que son nom a été appliqué non seulement à la chaîne de l'Elbourz iranien (qui culmine à 5671 m.), mais aussi au sommet le plus élevé du Caucase, l'Elbrouz (5633 m.).

– que le même *Yašt* 10 précise qu'elle est la résidence de Miθra (Yt 10,50);

– que c'est d'elle que monte l'Aurore, ce qui est profondément logique puisqu'il faut bien que celle-ci emprunte la même voie que le soleil. La tradition iranienne est formelle sur ce point: comme nous le verrons dans un instant, la venue de l'Aurore était, à ses yeux, indissociable du sommet Hukairyā de la montagne Harā Bərazaitī.

Ce nom d'Hukairyā mérite d'ailleurs la plus grande attention, car il se présente comme un adjectif dérivé d'un substantif vieil-iranien **hukara-* «bienfaiteur»¹¹, répondant à un composé déterminatif verbal **hukrt* «bienfaisant» dont l'antonyme est attesté dans l'avestique *duš.kərət-* «malfaisant, inalfaiteur» (V. 21,6) et qui est la réplique du védique *sukrt*. Or, dans le *Ṛgveda*, *sukrt* est un titre d'Indra en tant que Vṛtrahan « Draconicide, vainqueur du dragon Enfermeur Vṛtra (alias Vala)», ainsi qu'il ressort du RV 1,156,5 où le dieu est ainsi qualifié après l'évocation, à la strophe précédente, de sa victoire sur le démon séquestrant; *sukrt* figure même au voisinage immédiat d'un terme particulièrement révélateur en RV 10,63,9:

bhāreṣṣv indraṃ suhāvam havāmahe 'mhomúcam sukrtam

Dans les combats, nous invoquons Indra qui délivre de l'*amhás* (l'enserrement), le *Sukrt* (Bienfaiteur)...

D apparaît clairement ici que c'est en sa qualité de libérateur, de celui «qui délivre de l'*amhás* (l'enserrement de la caverne où les eaux sont retenues prisonnières par l'Enfermeur Vṛtra-Vala), que le Vṛtrahan (Draconicide) védique est appelé *Sukrt* (Bienfaiteur). Or il se trouve que l'Indra du *Ṛgveda* n'est pas le Vṛtrahan (Draconicide) primitif, mais qu'il a usurpé des fonctions qui relevaient

intialement du seul Vṛtrahan (**Wṛtraghan) originel, le Draconicide igné-solaire¹². Il y a donc sûrement un lien originel entre ce *Sukṛt* (Bienfaiteur) qualifiant le Draconicide «séminale» usurpateur du *Ṛgveda* et le **Hukṛt* auquel renvoie le nom du sommet Hukairya de la Harā. Aussi est-ce en vertu de la logique même du mythe du **Wṛtraghan igné-solaire que le soleil se lève tous les matins par le lac-source d'Arədvī Sūrā Anāhitā à la suite de Miθra, lequel est parfaitement à sa place dans ce rôle de **Hukṛt* «Bienfaiteur»: s'il passait pour être le seul à libérer de l'*qzah-* (l'enserrement) – l'exacte réplique du védique *ahás-* et de l'*iθyajah-* (le danger)¹³, c'est bien parce qu'il était en l'occurrence l'héritier du prototype igné-solaire indo-iranien; et c'est uniquement dans la mesure où «l'imposteur» Indra s'était approprié ses fonctions qu'il était le seul dieu du *Ṛgveda* à être invoqué non seulement contre l'*ahás* (l'enserrement, réplique de l'*qzah-* avestique), mais aussi contre le *tyájas* (la violence, réplique de l'*iθyajah-* avestique)¹⁴.

Un reflet mazdéen, donc déformé, du mythe initial de la réactualisation quotidienne de la libération des eaux, de l'aurore et du soleil au sommet de la montagne s'est conservé dans le Bundahišn, selon lequel le *xwarnah*¹⁵ quittant le monde tous les soirs pour remonter vers la demeure d'Ohrmazd, redescend vers la fin de la nuit et arrive pour le début du *bāmdāt gās* («temps de l'aurore»: la partie de la journée qui commence avec l'aurore et que l'Avesta nomme tout à fait logiquement *hāvani-* «[temps] du pressurage» car, pour les raisons exposées plus haut, le pressurage du soma coïncidait avec l'aurore) au lac *Urvaēs* (du Retour), lequel n'est autre que le lac-source d'Arədvīšūr (c'est-à-dire de la déesse-rivière Anāhitā: Arədvī Sūrā Anāhitā) puisqu'il est situé sur le sommet *Hugar* (<Hukairya) du mont Harborz (<Harā Bərəzaitī); là, il est reçu par un esprit saint qui le transmet à l'Aurore (*Oš* < *Ušah-*)¹⁶: on peut considérer que cet esprit anonyme était originellement Miθra puisque:

– selon le Xorda Avesta, Miθra était précisément le dieu associé (avec son acolyte Rāma Xvāstra) à Hāvani, génie personnifiant le hāvani (*bāmdāt gās*)¹⁷, ce qui veut dire qu'il était intimement lié à la fois à l'aurore et au pressurage du haoma,

– que d'autre part, le même Miθra, dans l'Avesta, qui ne peut guère être suspecté de favoritisme envers lui, apparaît comme le maître du *xwarnah* (*x'arənah-*) puisqu'il se révèle y être le seul attributaire du titre de *x'arənō.dā-* «dispensateur du *x'arənah*» (Yt 10,16),

– et, enfin, que, selon le Yašč 10 (Yt 10,50), nous le savons, sa résidence n'était autre que la Harā Bərəzaitī: c'est là un détail essentiel car, de cette façon, Miθra se trouve désigné comme le dieu **Hukṛt* «bienfaisant» auquel le sommet Hukairya doit son nom. lequel, ai conséquence, signifie «sommet du Bienfaisant (Miθra)».

On ne peut guère douter que ce titre d’**Hukṛt* a été effectivement attaché à l’héritier vieil-iranien du ***Wṛtraghan* igné-solaire indo-iranien puisqu’on en trouve une impressionnante confirmation dans un théonyme miraculeusement conservé par les Ossètes et qui remonte indubitablement à leur lointain passé scytho-sace. Il s’agit du nom du forgeron céleste *Kurd Ala Wærgon*: comme l’a bien montré Abaev, il représente l’aboutissement d’un prototype **Hukṛt Arija Wāragan* «le Bienfaisant Arya Wāragan (Vainqueur de **Wāra-Wṛtra*)»¹⁸. La présence, dans cette triple appellation, du titre d’*Arya (Arija)* prouve qu’il s’agit bien, en l’occurrence, du réflexe scytho-sace du ***Wṛtraghan-Wāragan* igné-solaire indo-iranien et non de son «rival» séminal, puisque nous avons constaté que ce n’est pas au second, mais bien au premier que ledit titre était originellement réservé¹⁹.

Il n’est donc pas possible de douter du bien-fondé de la conclusion qui découle nécessairement de ce faisceau de preuves: le nom du sommet *Hukairya* de la *Harā Bərəzaitī* réfère à *Miθra* en tant que le *Bienfaiteur* qui a libéré les eaux de la déesse-rivière *Anāhitā* et réactualise quotidiennement cette libération puisqu’il passe tous les matins à travers ce sommet et son lac-source, ce qui a pour effet de purifier les eaux de la déesse en les imprégnant du *xwamah* (*xʾarənah-*) dont il est l’unique dispensateur. C’est là d’ailleurs ce que confirme le *Bundahišn* qui, après avoir mentionné lac *Urvaēs*, situé dans le sommet *Hugar* (< *Hukairya*) du mont *Harborz* (< *Harā Bərəzaitī*), précise que c’est là que se purifient les eaux d’*Ardvīsūr* (c’est-à-dire de la déesse-rivière *Anāhitā*: *Arədvī Sūrā Anāhitā*). On peut donc dire que ce qui se renouvelle tous les jours au sommet du lac *Hukarija* (av. *Hukairya*), autrement dit, du lac du Bienfaiteur, et dans le lac-source qui s’y trouve doit être considéré comme le prototype surnaturel de l’événement mystique que le sacrifice a pour finalité de réitérer magiquement sur son aire, ce qui aboutit à la métamorphose du *hauma* (av. *haoma*) rituel – ou, pour parler en termes indo-iraniens, du ***sauma* rituel²⁰ – en ce *xwamah* qui n’est autre que le semen divin dispensé par le dieu. Or l’examen du sacrifice védique, auquel le sacrifice vieil-iranien primitif était, à n’en pas douter, très intimement apparenté, montre bien que les eaux sacrées auxquelles était rituellement mêlé le soma végétal en voie de transfiguration se trouvaient elles-même putativement transmues en celles de *Sindhu* (alias *Pfēni*)²¹, laquelle n’est que la version nocturne et encore captive (mais en voie de libération) de la déesse-rivière *Sarasvatī*, l’homologue vieil-indien d’*Anāhitā*. C’est en fait toute cette thématique secrète qui sous-tend l’appellation du mont *Us.hindu*, dont procède, nous l’avons vu, le nom des *Sindes*: aussi ne peut-il apparaître que comme un simple double onomastique du mont *Hukarija* (av. *Hukairya*), puisque la déesse-rivière dont la libération est mentionnée dans son nom n’est que la forme particulière d’*Anāhitā* au moment de sa libération.

Compte tenu de la métaphore permanente en vertu de laquelle les eaux de la déesse-rivière et la déesse elle-même étaient assimilées, depuis les temps indo-iraniens, à des vaches, il n'est pas douteux que nous avons là l'origine de la bête à laquelle référerait le nom grec du Bosphore : la vache mentionnée dans cette appellation du célèbre détroit n'était pas la pauvre Iô, mais *Hindu la nocturne qui, libérée par le «Bienfaiteur» Miθra déversait ses eaux encore noires dans la «mer Sombre»²².

Le propre de Miθra n'est donc pas seulement d'avoir délivré au commencement des temps les eaux-vaches de la déesse-rivière, mais de réactualiser tous les matins son exploit libérateur en traversant le sommet Hukarija (av. Hukairya) qui abrite le lac-source d'Anāhitā, ce qui signifie qu'avant cela, il se trouve à l'intérieur de ce sommet avec la déesse, laquelle est d'ailleurs sa parèdre, son épouse, comme l'indique doublement ne serait-ce que leur titulature commune:

a) Ainsi qu'il appert de son appellation complète (Arədvī Sūrā Anāhitā), ladite Anāhitā est d'abord la Sūrā («la Puissante»); or il est, lui, Miθra, le Sūra par excellence, et il s'agit là, en l'occurrence du titre majeur du Libérateur des eaux originel puisque c'est justement sa réplique vieil-indienne *Sūra* qui se trouve attachée à Indra, le principal Libérateur des eaux védique. Ce n'est du reste pas seulement dans l'Avesta que ce qualificatif de *Sūra* est appliqué à Miθra, mais aussi chez les Scythes, dont l'Apollon (c'est-à-dire le Miθra) avait nom *Oitosuros* (Oitosyros) selon la transcription hérodotéenne qui reflétait un prototype **Wito-Sūra* signifiant « le Seigneur puissant

b) Le deuxième titre distinctif d'Arədvī Sūrā Anāhitā est précisément celui qui constitue son nom le plus courant, son appellation la plus sacrée: Anāhitā «l'Immaculée». Or l'équivalent masculin de ce théonyme est appliqué à Miθra: il est effectivement qualifié d'Anāhitā «l'Immaculé» dans l'hymne qui lui est consacré (Yt 10,80).

On peut donc en induire que Miθra et Anāhita forment le couple divin des deux Sūras Anāhitas...

Or il se trouve qu'il existe, dans l'Avesta, un passage où l'omnipotence et l'indéfectibilité du lien qui unit ces deux Sūras Anāhitas est silencieusement proclamé avec une force extraordinaire au moyen d'un mystérieux filigrane qui ne parle qu'à l'initié ; il s'agit d'une simple relative concernant Arədvī Sūrā Anāhitā (Yt 53):

yā amavaiti frataçaiti hukairyāt haça barəzaṇhaṭ aoi zrayō vourukšəm...
«qui, puissante, coule du mont Hukairya vers le fleuve-océan *Vourukaša*...»

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans ce bref passage, c'est le procédé allusif dont il use pour souligner imperceptiblement la profondeur et la

permanence de l'union qui rattache Anāhitā à Miθra: en la montrant ainsi dans sa course entre le mont Hukairya et le fleuve-océan *Vourukaša*, il situe en quelque sorte son existence entre deux épicièses de Miθra qui se trouvent ici secrètement réunies : en effet, l'oronyme *Hukairya* réfère, nous le savons, à Miθra en tant que *Hukara*/**Hukrt* «Bienfaiteur», et l'hydronyme mystique *Vourukaša* renvoie au même dieu en tant que *Vourukarət* alias *Vourukəš* «Elargisseur (c'est-à-dire créateur du fleuve-océan dans lequel les eaux élargies se répandent en liberté)»²⁴.

Mais ce qui est encore plus remarquable dans cet extrait, c'est que les deux appellations géographiques théophores qui s'y trouvent et qui relèvent de l'onomasologie mystique du monde iranien archaïque dont les Scytho-Saces étaient restés si proches se soient perpétuées dans les deux noms parallèles du Caucase, la forme *Kaukasos*, qui nous est parvenue par les Grecs, et sa variante *Croucasis*, qui s'est conservée grâce aux Romains (Pline l'Ancien, puis Solin [49,6] et Isidore de Séville [9,2,62 et 14, 8, 2J])²⁵. N'est-ce pas là la meilleure preuve de ce qu'Anāhitā est totalement indissociable de Miθra, puisque celui-ci a donné son nom à la fois au sommet (*Hukairya*-**Hukarija*) de la montagne carcérale dont il l'a libérée et au fleuve-océan (*Vourukaša*) constitué par ses eaux divines dans l'espace infini qu'il leur a ouvert en les délivrant, de sorte que le cours tout entier de la déesse-rivière se trouve contenu entre ces deux références métaphysico-cartographiques à Miθra, lequel apparaît ainsi en quelque sorte comme l'alpha et l'oméga de sa parèdre. On voit bien ainsi qu'Anāhitā n'existe véritablement que par son Libérateur et que, partant, elle résulte nécessairement de la délivrance par celui-ci de la déesse-rivière Hindu, qui est son aspect captif et nocturne, tout comme l'est vis-à-vis de *Sarasvatī* la Sindhu védique²⁶.

Telle est donc la plus étonnante manifestation de la rigoureuse logique qui sous-tendait le grand mythe iranien de la libération des eaux, dont le monde scytho-sace avait si bien conservé la mémoire. N'est-il pas beau que ce soit justement le miroir des ondes très pures de la déesse Immaculée qui ait à la fois conservé pour toujours le double titre de son époux libérateur et le souvenir de l'origine du double nom scytho-sace du Caucase?

ENDNOTES

¹ Le prototype de ce genre d'étymologie est dû, bien sûr, à Rabelais qui, relatant comment Gargantua traversa, pour se rendre d'Orléans à Paris, «une ample forest» censée avoir occupé jadis l'emplacement de la Beauce, nous fournit, sur l'origine du nom de celle-ci, la malicieuse explication qui suit: «Icelle [i.e. la *forest*] estoit horriblement fertile et copieuse en mousches

bovines et freslons, de sorte que c'estoit une vraye briganderye pour les pauvres jumens, asnes et chevaux. Mais la jument de Gargantua vengea honnestement tous les outrages en icelle perpetrées sur les bestes de son espèce par un tour duquel ne se doubtoient mie. Car, soubdain qu'ils feurent entrez en la dicte forest et que les freslons lui eurent livré l'assault, elle desguaina sa queue et si bien s'escarmouchant les esmoucha qu'elle en abatioit tout le boys. A tord, à travers, de çà, de là, par cy, par là, de long, de large, dessus, dessoubz, abatoit boys comme un faucheur faist d'herbes, en sorte que depuis n'y eut ne boys ne freslons, mais feust tout le pays réduct en campagne.

Quoy voyant, Gargantua y print plaisir bien grand sans aultrement s'en vanter et dist à ses gens: «Je trouve beau ce», dont fut depuis appelé ce pays la Beauce» (*Gargantua*, 16).

Comme on peut le constater, la relation de ces démêlés du quadrupède avec les «mouches bovines» n'est pas sans présenter quelque lointaine analogie avec l'histoire dont il va être question dans un instant, celle de la vache Iô traversant le Bosphore.

² Il s'agit en l'occurrence de la figure d'Achille Pontarque dont l'appellation remonte, on s'en souvient, à une épiclese de Thagimasadas, l'Apam Napāt scythique (cf. «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (3ème partie)», *Slovo* N° 18-19, INALCO, Paris 1997, pp. 185-188 et 191-192) et dont nous aurons l'occasion de reparler plus bas).

³ Cf. «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (3ème partie)», *Slovo* N° 18-19, INALCO, Paris 1997, P. 204.

⁴ Cf. *Kosmos ou Description physique du monde*, II 41, IV 508 et *Asie Centrale*, 189.

⁵ Cf. J. Marquart in *Morgenland*, Berlin, 1922, N° 1. Cette étymologie de Marquart a été reprise les yeux fermés par Pokorny (I.E.W., 622).

⁶ Cf. *Etimologija* 1981, Moscou 1983, pp. 101-107. L'auteur propose également le prototype sanscrit **girau-kāśi* «brillance sur le rocher/montagne».

⁷ Cf. notamment O.N. Trubačev, «Lingvističeskaja periferija drevnejšego slavjanstva», *Voprosy Jazykoznanija* 1977, N°6, pp. 13-29, et «Nekotorye dannye ob indoarijskom jazykovom substrate Severnogo Kavkaza v antičnoe vremja », *Vestnik drevnej istorii*, Moscou 1978, N° 4, pp. 34-42.

⁸ C'est en vertu du même a priori vieil-indien que Trubačev ramène la forme *Temarunda* examinée plus haut à un prototype indo-aryen **tem-arun-dâ* qu'il sémantise comme «nourricière de la mer Noire» en rattachant respectivement ses constituants au vieil-indien *tâmas* «obscurité», au hittite *aruna* «mer» et à l'indo-européen **dhē* «nourrir» (cf. *Vestnik drevnej istorii*, Moscou, 1978, N° 4, p. 36).

⁹ Cf. «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (3ème partie)», *Slovo* N° 18-19, INALCO, Paris 1997, pp. 209-210.

¹⁰ On se souvient que la présence du double astérisque devant cette forme reconstruite indique qu'elle était indo-iranienne. Le réflexe vieil-indien (*Sindhu*) de cette dernière en était d'ailleurs la copie conforme, à la différence de sa réplique vieil-iranienne *Hindu*.

¹¹ Cf par ex. le v.perse *pati-kara* «effigie» (< «re-produisant») et, du côté védique, *karâ* «faisant», *ā-karâ* «faisant parvenir, dispensant» et, tout spécialement, *su-kâra* (RV 689, 6),

réplique parfaite du vieil-iranien **hu-kara* «bienfaiteur» dont dérive la forme *Hukairya*, variante avestique du vieil-iranien **Hukarija*, mais avec le sens passif de «se faisant bien, facile à faire». Du point de vue morphologique, ce *su-kāra* est un véritable doublet de *sukrt* (réplique du vieil-iranien **hukrt-* «bienfaisant»), tout comme le védique *brahma-kāra* «exécutant des hymnes sacrés» (RV 6, 29,4, des Maruts) l'est – sémantiquement, de surcroît – de *brahma-kṛt* «même sens» (RV 3, 32, 2, des Maruts). Voir à ce sujet «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (2ème partie)», *Slovo* N° 16, INALCO, Paris 1996, pp. 171-173.

¹² Le phénomène le plus caractéristique de la religion védique, telle qu'elle apparaît dans le *Rgveda*, est la montée en puissance d'Indra qui y éclipse la plupart du temps le *Vṛtrahan* (***Wṛtraghan*) originel – le Draconicide igné-solaire – dont il n'était primitivement que le semen: c'est pourquoi on peut le qualifier de *Draconicide séminal* ou, ce qui est synonyme, de *Vṛtrahan séminal*. Voir à ce sujet «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (2ème partie)», *Slovo* N° 16, INALCO, Paris 1996, pp. 150-158.

¹³ Cf. Yt 10, 22-23: [*miθrəm...*] [22] *yō narəm anaiwi.druxtō apa qzaṇhat baraiti apa iθyajahat baraiti* [23] *apa nō hača qzaṇhat apa hača qzaṇhibyō miθra barōiš anādruxtō* «[22] (Miθra) qui, quand on ne l'a pas trompé, soustrait l'homme à l'enserrement, le soustrait au danger. [23] Soustrais-nois à l'enserrement, soustrais-nous aux angoisses, ô Miθra: tu n'as pas été trompé.» Il est clair que les substantifs avestiques *qzah-* (l'enserrement) et *iθyajah-* (le danger) sont étymologiquement les répliques des védiques *amhás* (l'enserrement), présent dans le composé *amhomúc* (libérateur de l'enserrement) figurant dans l'extrait du RV 10,63,9 cité ci-dessus, et *tyájas* (la violence). La notion d'enserrement, exprimée par le védique *amhás* et l'avestique *qzah-* était, à l'origine, intimement liée au thème de la captivité des eaux.» C'est là ce qui ressort par exemple du RV 1,63,7 où il est dit d'Indra: «tu as changé T *amhás* [l'enserrement] en *várivás* [vaste espace] (*kar amhás várivás*)».

L'*amhás* désignait donc initialement l'exiguïté delà caverne carcérale où étaient *enserrees* les eaux prisonnières et, par voie de conséquence, aussi les sacrifiants, mystiquement assimilés aux compagnons de l'Elargisseur lors de la réitération rituelle quotidienne de la Libération primordiale.

¹⁴ Cf. RV 1,169,1: *mahás cid asi tyájaso varūtá* «tu protèges même du grand *tyajas*».

¹⁵ On se souvient que le *xwarnah* est in fluide magique d'origine divine, censé être détenu par tout (bon) roi iranien.

¹⁶ Cf. J. Darmesteter, *Le Zend-Avesta*, II, p. 316.

¹⁷ *Op. cit.*, pp. 709 et 711.

¹⁸ Cf. à ce sujet «L'aube scythique du monde slave», *Slovo* 14, pp. 185-188. On se souvient que le scytho-sace **Wāragan* remonte à un indo-iranien ***Wāraghan* doublet de ***Wṛtraghan*.

¹⁹ Cf. à ce sujet «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (2ème partie)», *Slovo* N° 16, INALCO, Paris 1996, p. 156. Il est d'ailleurs remarquable qu'en RV 5,34,6 (cf. «L'aube scythique du monde slave», *Slovo* 14, p. 177), Indra ne soit pas qualifié d'*Arya* (comme en RV 1,81,6 ou en RV 4,16,17), mais d'*Ārya*. La forme *Arya* étant ni dérivé d'*Arya*, elle ne peut dési-

gner l'Arya mais signifie nécessairement «fidèle à (attaché à, dévoué à) l'Arya». Il ne s'agit donc manifestement pas d'une erreur, comme cela a été supposé antérieurement (*loc. cit.*), mais, au contraire, d'un vestige remontant à l'époque où le Vṛtrahan séminal était encore perçu comme subordonné à l'Arya igné-solaire en tant qu'émanant de lui: c'est pourquoi il était qualifié d'Ārya, et ce n'est que par suite de «l'usurpation» d'Indra que le titre d'*Arya* a pu lui être attribué.

²⁰ On sait que la forme ***sauma* (ou ***sawma*) désigne le prototype indo-iranien auquel remontent nécessairement le *hauma* vieil-iranien et le *soma* vieil-indien.

²¹ Cf. «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (3ème partie)», *Slovo* N° 18-19, INALCO, Paris 1997, pp. 67, 70-71, 148, 198.

²² Compte tenu du rôle fondamental qui était dévolu à l'eau – considérée comme le véhicule du semen divin, c'est-à-dire du *xwamah* – dans la religion vieil-iranienne (et, auparavant, dans la religion indo-iranienne), la désignation de toutes les manifestations géographiques de l'élément aquatique était considérée comme une affaire à la fois d'Etat et de stratégie métaphysique. C'est pourquoi il est hautement probable que, comme tous les hydronymes des terres steppo-iraniennes, les deux noms du Bosphore, le vemaculaire et son reflet hellénique quasi homophone, ont été spécialement choisis par des spécialistes (bosporans) en onomasiologie afin qu'ils soient parfaitement concordants du point de vue sémasiologique: il m résulte que, sur ce plan, le prototype bosporan **bospor* «débouché des eaux» et son parfait équivalent phonétique grec *Bosporos* «passage de la ou des vache(s)» étaient authentiquement synonymes aux yeux de leurs créateurs, puisqu'ils réfèrent tous les deux au débouché des eaux-vaches de la déesse-rivière Hindu (aspect nocturne d'Anāhitā) qui était, elle aussi, imaginée comme une vache à l'instar de sa réplique védique Sindhu. A propos de la relation intime qui unissait le nom grec du Bosphore à ce prototype bosporano-scythe qu'elle reflétait (**Bospor-* < **apaspara* «débouché»), on peut se reporter à «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (3ème partie)», *Slovo* N° 18-19, INALCO, Paris 1997, pp. 198-199.

²³ Cf. par ex. «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (3ème partie)», *Slovo* N° 18-19, INALCO, Paris 1997, p. 136.

²⁴ Cf. «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (2ème partie)», *Slovo* N° 16, INALCO, Paris 1996, pp. 161-166. L'hydronyme mythique avestique *Vourukaša* peut être interprété soit comme remontant directement au participe passé passif **vourukarta-* (< v.ir. *warukṛta*) «élargi», soit comme un adjectif dérivé du théonyme **Warukrt* (> av. **Vourukarət/Vourukəš* «l'Elargisseur») et signifiant «de l'Elargisseur» (*op. cit.*, p. 165). Mais c'est visiblement plutôt la seconde solution qui est la plus juste du point de vue étymologique puisqu'elle se trouve garantie, nous allons le voir, par la précieuse variante notée par Pline pour l'appellation du Caucase (*Nat. hist.*, VI, 50): *Croucasis* («*Croucasim*»).

²⁵ Cf., à ce sujet, «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (3ème partie)», *Slovo* N° 18-19, INALCO, Paris 1997, p. 209. La forme *Croucasis* remonte d'autant plus sûrement à un prototype (scytho-sace méridional) **Kourukašə* (< **Kowurukaša* < **Kaufa-Warukaša* «la Montagne de l'Elargisseur [**Warukrt*, i.e. Miθra]») qu'elle converge sémantiquement avec

le nom usuel du massif, la variante *Caucase* (grec *Kaukasos*), qui procède, elle, d'une autre appellation (également scytho-sace méridionale) du même Libérateur: **Kawukas(a)*, issu de **Kaufa-Hukaša* «la Montagne du Bienfaiteur [**Hukrt*, i.e. Μίθρα]». Les chances pour qu'une telle convergence – à 1 a fois sémasiologique et morphologique – soit fortuite ne sont-elles pas positivement nulles?

²⁶ Voir à ce propos «Le Feu des Scythes et le Prince des Slaves (3ème partie)», *Slovo* N° 18-19, INALCO, Paris 1997, p. 70-71, 148-149 et 198.

The article was published for the first time in “D’Ossetie et d’alentour”, № 5, Decembre, 1998. Reprinted with the permission of the copyright holder.

Статья впервые была напечатана в журнале «D’Ossetie et d’alentour», № 5, декабрь 1998 г. Печатается с разрешения правообладателя.